

LA PART
DE
LA TERRE

LOUISE BROWAEYS ET HENRI DE PAZZIS

LA PART
DE
LA TERRE

L'AGRICULTURE COMME ART

Couverture et conception graphique : Valérie Gautier

Préparation de copie : Christiane Keukens

Correction d'épreuves : Fabien Le Dantec

Cet ouvrage ne peut être reproduit, même partiellement et sous quelque forme que ce soit (photocopie, décalque, microfilm, duplicateur ou tout autre procédé analogique ou numérique), sans une autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN : 978-2-603-02069-2

© Delachaux et Niestlé, Paris, 2014

Dépôt légal : octobre 2014

Tous droits d'adaptation, de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

« Le monde est beau, et hors de lui, point de salut. »

Albert Camus, *Noces* (1938),
Gallimard, 1970.

La place de l'agriculture semble si évidente qu'il n'a pas paru nécessaire d'y prêter une attention particulière, d'en apprécier l'essence ; ni de veiller au tissage serré du territoire dans lequel jardins, étables et champs enserrent la ville depuis sa naissance. Elle unit des domaines apparemment aussi éloignés que la nature imaginée, le climat et ses fêtes solsticiales, le travail, l'économie, la nourriture et le vêtement. Elle est lieu de formation de la société, seuil de la cité dont elle fait partie, frontière ultime, dernière ligne avant la nature, lieu des dangers réels et imaginaires. Ses premiers fruits sont offerts aux dieux ou à la chance, elle est le lieu d'apprivoisement des forces non humaines, de l'alliance du ciel et de la terre, union de la germination et du travail, rencontre du féminin et du masculin, lien entre l'invisible et le visible. En raison même du lieu de son expérience, dans l'espace compris entre la cité industrielle et l'inhabité qui l'entoure, elle est un espace poétique, que n'entache pas la dureté du labeur qui la caractérise. En pensant l'agriculture, et l'homme qui lui est associé, nous

abordons la question de l'être. Comment être un homme ? Il nous apparaît alors que l'art est la première qualité, celle qui consacre l'humanité à sa naissance. Il est un contour originel, sans cesse dessiné, et sans doute chaque fois au-delà des anciens. Ce surgissement dans l'histoire fait de l'homme un révélateur, à l'œuvre lorsqu'il profère la première parole, animé par le souffle, ou sculpte des outils bifaces, que nous jugeons aujourd'hui, dans notre relative ignorance, *inutilement* beaux et symétriques. Alors il tente d'appréhender et de donner à voir le réel dans son entier, dans son mystère. En cela, le premier geste du semeur décèle le monde, il fait paraître, produit l'invisible, apprivoise les forces. L'agriculture est art de révélation de la chair du monde. Par elle, l'homme éveille ses propres qualités, se constitue à son tour.

Les images qui nous parviennent de la révolution néolithique, apparition conjointe du citadin et de l'agriculteur, sédentaires, nous font entrevoir un bouleversement majeur dans l'aventure humaine. Cette révolution prend forme plusieurs millénaires avant notre ère, à une date variable selon les foyers initiaux qui parsèment les continents. Mais elle continue pour nous aussi de flotter et de fleurir dans l'hors-du-temps. L'agriculture apparaît ainsi en divers levants, art singulier, science naturelle qui va dresser l'homme, le faire connaisseur et lui conférer en puissance une maîtrise sur le monde. L'art alors, dans toutes ses manifestations, adopte cette courbe, témoigne du changement de l'imaginaire. Les dieux animaux vont être abandonnés pour un cosmos hiérarchisé, humanisé. La représentation du pouvoir va supplanter pour une part celle de la fécondité. L'histoire commence. Un jour, le beau et l'utile se disjoignent, ils ne sont plus pensés dans leur parfaite unité. L'art n'habite plus la place publique, ni le champ cultivé, et devient apanage d'une élite religieuse puis civile. Cette séparation ne cesse de

INTRODUCTION

s'accroître et constitue une menace aussi bien sur la psyché que sur le monde, qui lui est connaturel.

Si l'agriculture est bien le fruit de l'homme de l'art, de l'expérience de l'homme dressé retournant au monde, ses évolutions montrent la transformation et parfois aussi la perte d'un homme dont l'art est devenu extérieur, s'est technicisé. L'expérience le montre, l'homme séparé du monde marche hors de lui-même. La volonté de domination semble vaine, délétère dans son excroissance ; elle apporte la discorde, la séparation. Nous sommes et restons une part de la nature, avec la qualité particulière de notre espèce, son ambiguïté qui nous fait à la fois homme voyant et part visible, volonté extérieure et cœur en marche. Par là, nous balançons entre la nécessité de s'allier aux forces et de lutter contre elles. Nous connaissons l'indissolubilité radicale de l'homme et de la terre, en même temps que l'inéluctable perfectionnement de l'aire.

L'histoire a poursuivi sa marche. À la peur *panique* de la nature une autre peur a succédé. La démographie et l'épuisement des ressources fossiles suscitent l'inquiétude, croissante. De nouvelles sources d'énergie et le recyclage illimité des matériaux sont requis pour satisfaire nos consommations. La confiance dans le progrès de l'artifice est telle que notre maîtrise ne semble que rarement mise en question. L'intérêt porté au monde dans son entier est faible, tant la réalité est réduite au champ de nos besoins immédiats et au service de nos activités industrielles. Ainsi sont ignorés le végétal et l'animal dans leur foisonnement et leur diversité, mais aussi le minéral qui nourrit, la terre qui associe les trois règnes et élabore dans son sommeil le vivant de la chair. Bien sûr, il faut considérer l'homme de métier qui lui est associé, dont la main enfante, fait germer, donne jour à l'art.

Mais les champs continuent d'être repoussés aux confins du monde *utile*, celui de l'industrie, de l'habitat suburbain, du gigantisme commercial. Le divorce se prononce entre la ville et la campagne, pourtant indissociables, écheveau initial aux frontières floues. L'éloignement caractérise aussi la transformation des pratiques, l'altération du métier de paysan, de cette science cosmique, l'habitation de la terre. L'agriculteur, dévalorisé, ne survit pas à son isolement ni à sa dépendance. La cassure s'approfondit. La nourriture, homogène, parvient à l'homme défigurée, dénaturée, orpheline. Les maladies de la nutrition sont devenues des pandémies ; carences et excès rongent les corps. La douleur croît au lieu où la *nature* s'absente. En lointain écho à la révolution agricole néolithique, au tournant du xx^e siècle, quelques hommes réinventent le métier de la terre, bientôt rejoints par d'autres. Cette agriculture renouvelée s'attache à la vie féconde, elle se signe précisément de son nom. Elle remonte le fleuve à sa source. Car ceux-là qui croient à la terre retournent le cours de l'histoire. Alors, homme et nature se joignent en leurs forces, à nouveau une. Le *bios* (βίος) désigne la vie, le grain de blé dont le germe est semblable à celui qui donne forme à l'homme. Ainsi retrouvée, la technique rayonne de l'intelligence, du regard bienveillant qui effleure la terre, celle qui ne dort pas et porte le germe à éclore. L'homme croit de nouveau dans ses gestes d'enchanteur, il est riche des naissances auxquelles il prête la main. Le mouvement s'inscrit donc bien dans le temps de l'histoire – on dit qu'il arrive à *temps* –, mais il relève aussi, pleinement, de cet hors de l'histoire qui est un chemin intérieur, éternité vécue. Il conquiert à nouveau un espace habité, où l'invisible aime à se manifester. De cet art naît la joie, nourricière, réminiscence du jardin oublié.

LA NATURE INVITÉE

« Nous sommes une partie de la Nature totale dont nous suivons l'ordre. »

Baruch Spinoza, *Éthique* (1677),
trad. Roland Caillois, Gallimard, 1994.

L'agriculture participe du devenir homme – il y engage ses forces et révèle les lois, dévoile le *cosmos* (κόσμος). Technique, travail, traversée de l'épaisseur du réel, l'agriculture contemple le flux qui anime l'intimité des matières, gonfle le bourgeon, érode la pierre, guide l'hirondelle. L'agriculteur décèle des réalités : rotation des astres, cycles du climat, fécondité du sol, floraison de la branche. Les mythologies antiques attribuent aux divinités l'enseignement de la culture, situent sa naissance dans un au-delà de l'homme. Dans une aventure théophanique, il lui est permis de creuser la terre, d'élever, d'imprimer une forme nouvelle au monde. En Inde, le cultivateur surgit de la main de Brahma. En Égypte, Isis initie les hommes à l'agriculture. Déméter porte cet art en Grèce et Cérès l'enseigne en Italie.

L'agriculture s'enracine dans cette étude du monde. Observer le climat, le sol, les plantes, les relations entre les êtres et avec leurs milieux – c'est-à-dire le terroir – dévoile

les cycles saisonniers. La science de l'homme, associée à la germination, à la croissance et à la maturité, augmente la tension vers l'équilibre. La science, empirique, tente d'éclairer les liens et les ruptures qui tissent et déchirent le grand corps de la nature. De cette observation attentive sont déduites les correspondances invisibles. La cause peut être incertaine, mais l'effet est connu. Les légumineuses enrichissent le sol ; longtemps leurs propriétés sont utilisées bien que leur biologie soit méconnue¹. La mythologie grecque décrit l'errance de Déméter, déesse de l'agriculture et des moissons. À la recherche de sa fille Perséphone, enlevée par Hadès, le dieu souterrain, elle néglige les récoltes. La famine menaçant les mortels, Zeus ordonne que Perséphone passe chaque année six mois sur terre avec sa mère, semestre fertile, et le reste de l'année avec Hadès. Le caractère cyclique de l'activité végétative est révélé : dormance, germination, croissance, moisson et retour du grain en terre. Perséphone établit par ses épousailles cycliques avec Hadès le lien entre le souterrain et le lumineux, entre le clair et l'obscur, l'apparement mort et le vivant. Elle enseigne que la vie même procède de la mort. La terre *souterraine* est le lieu de l'élaboration

1. « Mais quand nous persistons à semer du froment dans un terrain nous épuisons sa force nutritive et ce qu'on lui confie ne donne plus ni produit ni bénéfique. Il faut donc, par un emploi raisonné de la faculté nutritive, au sol procurer du repos, notamment en y semant des plantes légumineuses. Les anciens approuvaient ce système. Démocrite est un de ceux qui en ont parlé quand il a dit que les légumes contribuent à améliorer le sol parce que la racine de cette famille de plantes est plus courte que celle des autres plantes cultivées, à l'exception du pois chiche, qui est celui de toutes les légumineuses qui a les plus longues racines mais la lentille et le haricot bonifient le terrain » (Ibn al-Awam, *Le Livre de l'agriculture*).

des principes vitaux, matière dont les dieux façonnent le vivant. La connaissance du principe agissant s'affirme ainsi, dans l'invisible de la *nature naturante*.

L'agriculture se dessine dans une tension, essentiellement irrésolue, vers la nature. Elle cherche à rendre le monde nourricier, familial, habitable. Elle appesantit le pas de l'homme, affûte son regard, inaugure une nouvelle alliance. Art des commencements, l'agriculture ordonnance le monde à mesure humaine, scrute le nombre, les harmoniques cachées.

Alors qu'il découvre l'étendue de la fertilité et de la reproduction, l'homme met en terre d'un premier geste la graine qui sera épi, accomplit le passage de l'un au multiple, veille sur la paix trouble des germinations. Il prépare le sol avant de semer, nivelle le terrain pour orienter le cours des eaux. Il contient les prédateurs, distingue les végétaux qu'il multiplie. Il favorise les échanges nourriciers entre le sol, les plantes et les animaux.

Le végétal donne jour

Le végétal se constitue à la lumière. Il se répand sur la terre, se déploie dans l'attente du soleil, en absorbe l'énergie. Nourri de lumière, il prend vie, croît. Il pousse en terre et en ciel, situe ainsi leur rencontre. Ses racines puisent l'eau du sol, la sève achemine la richesse vers la canopée où l'eau est relâchée dans l'air. « Nous faisons descendre du ciel une eau bénie grâce à laquelle Nous faisons croître des jardins et le grain que l'on récolte ; et les palmiers élancés aux spathes lamifiées, pour nourrir Nos serviteurs. Par cette eau, nous rendons la vie à une terre morte. C'est ainsi que se fera la Résurrection (Coran L, 9-11). » Les branches de

l'arbre sont racines dans le ciel. Sa grâce et sa forme érigée proviennent de son élan irrépressible, appel vers la lumière. Grâce au végétal, et seulement à lui, l'homme peut se reconnaître dans la filiation du soleil, être de lumière ; « [...] *now, heaven walks on earth* », écrit Shakespeare.

Par cette grâce, seul le végétal est un authentique producteur de matière vivante. L'animal, dans sa course, s'en nourrit et la transforme, constitue sa substance propre à partir de cette substance première. L'animal dépend du végétal, directement – l'ours croque la pomme, dans les forêts sauvages des montagnes du Tian Shan – ou par la médiation d'autres animaux qu'il dévore. Dans l'entourage des racines s'élaborent les communautés vivantes qui fécondent le sol, renouvellent la richesse, les éclosions, les cernes du bois à venir.

Dans la tradition coranique, le palmier apparaît façonné d'un reste de l'argile utilisée pour donner forme à Adam, dont le nom signifie *terre rouge*. Lorsque les moines de l'abbaye de Saint-Vivant commencent, au Moyen Âge, à planter le vignoble de Bourgogne, ils associent la vigne au soin de relier la terre au ciel. Le fruit de la vigne, qui donne l'ivresse, appelle, par analogie, à l'ébriété de la prière. Dans cette géométrie verticale, la tension de la plante est à l'image du désir religieux – *religare*. Alors l'homme et la plante sont commensaux ; ils se complètent et rendent le même son. C'est ainsi que le paysan ressemble à l'arbre de son champ, enraciné, formé par la terre dont il exprime les qualités.

Le végétal auprès duquel nous nous sommes façonnés s'estompe pourtant de notre mémoire, de notre imaginaire. Dans notre longue évolution commune, dans cette proximité, le paysan est un passeur. Il entretient l'amitié, nourrit et avive le lien ; il humanise le végétal et le fait entrer dans la maison. Ce dernier affirme sa présence, de la charpente au bouquet de

la mariée, de la pitance des animaux aux fruits en sorbet, de la subsistance au jardin d'apparat. La différence, l'altérité radicale est inspiration, oscillation du même à l'autre. Le paysan tente, patient et obstiné, d'en aborder le complexe. L'arbre est silence, immobilité, immensité, immortalité. Il ne meurt pas de vieillesse ; les causes de sa mort sont accidentelles, extérieures. Plus de dix mille ans de cette coexistence assidue, le temps de l'agriculture, n'achèvent pas de révéler l'intelligence extrême à l'œuvre.

De la fécondité à la fertilité

La nature est dans son essence féconde ; elle est la fécondité. Elle se produit elle-même, puissance et agir, force sans cesse naissante. Sont mis en lumière et en contact la roche souterraine, l'eau ruisselante, l'éther, le vivant dans son entier. La vie est *continuum*, elle est la chair du temps. Le principe à l'œuvre perpétue le cycle des naissances, allers et retours du végétal, de l'animal, de l'homme. La grande respiration du monde est celle des morts et des vies qui se succèdent, de leur nécessaire enchaînement. Toute vie suppose l'expir d'une autre, transmise, insufflée. Elle-même périt, sert de pâture, conformément au cycle des métamorphoses. L'illusoire de la mort se retire devant la mort féconde. Tout est paré des vertus du mystère. La révérence est due continuellement à la vie, sous la lumière silencieuse du non-manifesté.

L'agriculture s'inscrit dans ce renouveau perpétuel. L'homme y est obligé. Il intervient sur le cours des échanges qui s'opèrent, le dévie à son profit, tente de l'enrichir, prend le risque de l'appauvrir. L'illusion porte à ne voir que les conditions de reproduction et de croissance de l'espèce choisie pour être

produite. La pérennité oblige au contraire à considérer l'être même de la nature, la fécondité dans son entier, au sein duquel se forment des associations multiples.

Alors que l'homme observe la fécondité du monde comme paradis perdu, il cherche à comprendre les règles de la fertilité, conjugaison de ses propres forces et de celles de la nature.

Entretien la fertilité des sols cultivés permet d'assurer l'avenir des récoltes et de soustraire, à chaque saison, aux excès du climat et à la concurrence animale, une nourriture espérée abondante. Cultiver la fertilité témoigne de la connaissance du principe. C'est de son esprit, de son imaginaire, fertilisé par le regard, le geste et la mémoire, que l'homme tire l'intelligence de rendre au champ sa liberté féconde.

La fertilité est à la croisée de l'action pensée et du paysage entier, au-delà de la simple parcelle de terre, inséparable. Elle est expérimentée, tournée vers le service de l'homme. Mais le chemin est étroit : le manquement à l'unité du vivant, l'ignorance du principe, est frappé de stérilité. L'homme entre dans la dissemblance, il se retranche du monde.

L'équilibre en tension

Le paysage est la forme donnée par la fécondité, *ordre* provisoire des vies mises en présence, en correspondance avec un lieu singulier, sol et climat. Dans la production de la nature, *va-et-vient*, l'équilibre s'établit et se brise, en tension. La vie ne s'éteint pas mais elle sacrifie, ne sauve aucune espèce en particulier. Ainsi, du fond de l'apparent sommeil de la terre, les gouttes se forment aux plis sombres des racines, prémices d'un monde gonflé de pluies et de sucs épais. Plus haut, la peau du fruit éclate et libère son sucre, sa pourriture

et sa gloire olfactive. Les forêts ruissellent, fleurissent, exhalent un bruit de cadavres duquel l'oiseau s'élance, inscrit son vol profond dans l'air. Le cerf vieillissant redescend la colline, accompagné, vers la dernière bataille. Sous ses pas, une fleur se penche, touche terre et se retire. Le sang circule, danse cosmique, regard ébloui de la terre à l'aile, vent meurtrier chargé de graines légères.

La même inquiétude pétrit chaque espèce. Comment survivre ? Lorsque l'homme la reçoit en partage, elle donne naissance à son désir de comprendre, bientôt à sa volonté de dominer, d'endiguer le monde, de le réduire en silos. Il ignore alors la dynamique, les tensions irrépressibles ; il se voit seul face aux autres. Le temps se joue, conforme au principe qui ne connaît pas de cesse.

La transformation d'une part du paysage en culture ou en pâturage est une domestication de l'équilibre ; la simplification ne peut être qu'illusoire. Cette dénaturation ne résout pas la tension, mais elle l'augmente. Le paysan prend le risque de modifier, à son profit, les chaînes alimentaires. Il cherche, tâtonne, pris dans le ressac de la nature. Son attention l'y porte à chaque pluie, à chaque rosée, à chaque brise. Il conjugue les jours, les verbes, le jardin de la terre. Au milieu des pommiers, il élève une guêpe pour contenir la population de pucerons lanigères. Sur la steppe adaptée à la seule prairie, il paît ses troupeaux, maillons précieux d'une chaîne alimentaire domestiquée.

L'équilibre en tension est reproduit sur la parcelle, par la diversité spatiale et temporelle, association et rotation des espèces. Cette diversité égare le parasite, charpente le sol. Au pied de la tomate, l'œillet d'Inde, dont la fleur a pourtant le goût du fruit de la Passion, révulse le ver qui s'attaque aux racines. Observateur des sociétés botaniques, l'homme reproduit les associations végétales, ce que décrit Pline l'Ancien

dans son *Histoire naturelle* : « [...] sous un immense palmier, pousse un olivier ; sous l'olivier, un figuier ; sous le figuier, un grenadier, sous le grenadier, une vigne, sous la vigne on sème du blé, puis des légumineuses, enfin des herbes potagères ; tout cela la même année, tout cela se nourrit à l'ombre du voisin. » L'équilibre plastique est aussi recherché par l'association entre les cultures végétales et l'élevage ; les produits des uns nourrissent les autres. Les herbivores paissent sur les champs moissonnés, se nourrissent à l'étable de foin pendant la mauvaise saison, alors que le fumier amende le sol à la sortie de l'hiver.

Lorsqu'il se conforme au principe de fécondité, le paysan se fait artisan de la *techné* (τέχνη) à l'œuvre dans la nature. Alors il pose sa main sur la fertilité des champs, entre dans la procession, s'associe à la ronde.

Atteindre le sol

Entre ciel et terre, en présence de l'eau, le sol se forme au contact de l'air, de la roche mère et de la vie. « Il faut retirer la terre des quatre éléments, elle n'est que le produit hilare des trois autres », écrit René Char. En son sein sont assurées l'inhumation¹ du vivant et l'assimilation des minéraux. Il reçoit des substances jeunes qu'il unit à d'autres, anciennes. Proche de la surface, le sol foisonne, héberge la grande part du vivant terrestre. La grande circulation, ascension et descente, se produit grâce aux racines, à la faune, au soleil, aux pluies orageuses. Elle établit la relation nécessaire,

1. Homme, humain, humilité, humus dérivent de l'indo-européen *ghyom*, qui signifie terre. L'humus est produit par la décomposition de la matière vivante ; associé aux argiles, il constitue et structure le sol.

CHARTRE

Delachaux et Niestlé

- ❶ L'éditeur nature de référence **depuis 1885**.
- ❷ Le fonds éditorial le plus complet en langue française avec **plus de 250 ouvrages** consacrés à la nature et à l'environnement.
- ❸ Des auteurs **scientifiques et naturalistes reconnus**.
- ❹ Les **meilleurs illustrateurs naturalistes**, pour la précision et le réalisme.
- ❺ Des ouvrages spécifiquement adaptés à l'utilisation sur le terrain.
- ❻ Des **contenus actualisés** régulièrement pour relayer les avancées scientifiques les plus récentes.
- ❼ Une **démarche éco-responsable** pour la conception et la fabrication de nos ouvrages.
- ❽ Une **approche pédagogique** qui sensibilise les plus jeunes à l'écologie.
- ❾ Une réflexion qui éclaire les grands débats sur l'environnement (biodiversité, changement climatique, écosystèmes).
- ❿ Une implication aux côtés de tous ceux qui œuvrent en faveur de la **protection de l'environnement** et de la conservation de la biodiversité.

🕒 Retrouvez le *détail de la Charte* sur : www.delachauxetniestle.com

Achévé d'imprimer en Octobre 2014
sur les presses de Normandie Roto s.a.s. à Lonrai
N° d'impression : 116192
Imprimé en France